

LES DEUX VOYAGES D'ALEXANDRE DUMAS EN SICILE

Je dois amende honorable à l'auteur des *Trois Mousquetaires*. J'avais mis en doute¹, en effet, la réalité de son voyage de 1835 en Sicile ; voyage raconté dans *Le Speronare* (1841) et *Le Capitaine Arena* (1842). Or de nouveaux documents² m'ont prouvé non seulement l'authenticité de ce voyage, mais celle de détails qu'on pouvait croire dus à l'imagination fertile du romancier.

Deux rapports de police, conservés dans les archives de Palerme, nous renseignent assez exactement sur la date et les conditions du séjour. Le premier rapport, du 17 octobre 1835, est adressé de Naples, à la demande du chargé d'affaires français, par le Ministère pour les affaires de Sicile, au Prince de Campofranco, lieutenant général de Sa Majesté à Palerme : on s'y informe

d'un certain sieur Guischard (*sic*) Français, qui étant parti de Palerme le 20 ou 22 septembre dernier sur la *Speronara*³ *Corriera di Messina*, capitaine Arena, tomba malade à Cefalù, d'où il n'a plus envoyé de ses nouvelles. Le susdit Français était accompagné du sieur Jardin (*sic*) peintre.

Le second rapport, en réponse au premier, donne toutes les précisions désirables :

1. *Voyageurs français en Sicile au temps du Romantisme*, pp. 150 à 177.

2. Je les dois à l'extrême obligeance du Professeur Eugenio di Carlo, de l'Université de Palerme ; et de M. le Surintendant aux Archives de la Sicile. Qu'ils en soient remerciés ici.

3. Grande barque à voile servant au cabotage.

Palerme, 21 décembre 1835... Après vérification du juge royal de Cefalù, il résulte que Guisnard n'y a jamais été, la *Speronara* du patron Arena n'ayant jamais abordé sur cette plage ; par informations de l'Intendant de Messine, il est établi que le susdit Guisnard arriva de Naples à Messine le 27 août dernier, sur le bateau du patron Giuseppe Arena ; que d'après son passeport, il était prénommé Joseph, peintre de profession, accompagné du sieur Louis-Godefroy Jardin, peintre lui aussi ; que le 1^{er} septembre ils se mirent en route sur le même bateau pour cette capitale, où ils arrivèrent en effet. D'ici, le 3 octobre, ils partirent pour Naples, d'où ils revinrent à Messine, Guisnard le 9, et Jardin le jour suivant, par la voie des Calabres. S'étant pourvus à Messine du passeport pour passer de nouveau à Naples par la même voie, tous deux quittèrent Messine le 11 octobre.

Ainsi Dumas, pour pénétrer dans le Royaume de Naples en dépit du refus qu'on lui avait opposé, a bien emprunté son passeport à un ami, Guisnard, élève à l'École de Rome ; il était bien accompagné du peintre Louis-Godefroy Jardin ; il est bien parti de Naples, à la date précise indiquée par lui-même (23 août 1835) sur une *speronara* dont le capitaine avait bien nom Giuseppe Arena. Après trois jours à Messine, du 27 août au 1^{er} septembre, il fait voile sur Palerme. S'y rend-il directement ? ou, comme il l'a raconté, en faisant le tour de l'île par Catane et Syracuse jusqu'à Girgenti, et le reste du chemin par voie de terre ? En tout cas il ne repart que le 3 octobre, après un séjour total de cinq bonnes semaines ; et revient encore passer deux jours à Messine.

Il ne peut avoir assisté, comme il le prétend, à la fête de Sainte Rosalie, patronne de Palerme ; car cette fête a lieu du 11 au 15 juillet. Par contre, un de ses récits les plus extravagants se trouve être vrai en partie : c'est celui de sa visite à l'asile de fous¹.

Il s'agissait d'un établissement modèle, fondé par un philanthrope, le baron Pisani, qui traitait les pauvres déments par la douceur, et dont les méthodes, fort en avance sur cette époque, faisaient l'étonnement et l'admiration des visiteurs. Dumas avait dû être alléché par la description de son ami Palmieri di Miccichè (*Pensées et Souvenirs*,

1. Cf. *op. cit.*, pp. 173 à 177. Le récit de Dumas se place dans le *Capitaine Arena*, I.

Paris, 1830). Mais il a voulu voir de ses propres yeux.

Sa visite a laissé une trace dans l'album de la maison, et dans l'ouvrage d'un memorialiste : Paolo R., *Lettere su Messina e Palermo* (Quattromani, Palerme, 1836). Voici cette curieuse page, datée du 29 septembre 1835. Elle nous prouve que le célèbre écrivain ne croyait pas nécessaire de conserver à Palerme un rigoureux incognito :

Alexandre Dumas a visité avant-hier la maison des fous. Il a été frappé par l'affection de ces malheureux pour leur bienfaiteur, et par quatre d'entre eux, plus particulièrement dignes de compassion : une belle jeune fille, qui entre en fureur rarement, mais qui crie seulement dans les paroxysmes et se tait d'ordinaire, quand elle est tranquille ; un avocat de Catane, appelé De Luca, à qui un coup sur la tête, donné par un sbire, et la prison, ont fait perdre la raison ; une femme vigoureuse et belle qui croit l'Éternel amoureux d'elle ; et un mélancolique, qui a pour seule occupation de ramasser les feuilles tombées et de les remettre par terre symétriquement. Pris d'une inspiration soudaine il écrivit dans l'album de la maison ces vers que je transcris pour toi, parce qu'ils sont pleins d'âme, de vérité et de poésie, s'ils ne sont pas toujours heureux :

J'ai visité l'asile où règne la folie,
Et mes pas égarés dans l'étrange palais
Ont rencontré d'abord cette jeune Ophélie
Fille du grand poète anglais.
C'était bien sa pâleur, et son morne visage
Et ses yeux azurés brillants sous ses cils noirs,
Et sa débile voix qu'épuisa dans sa rage
Le cri de tous les déespoirs.
C'était bien l'insensée à la robe de toile
Regardant une tombe avec des yeux sans pleurs
Qui de ses longs cheveux à son sein fait un voile
Et chante en effeuillant des fleurs.

Près d'elle rugissait l'avocat de Catane,
La barbe hérissée et les regards ardents,
A mots entrecoupés brisant sous un platane
Des vers de Dante entre ses dents.
C'était, je vous le dis, un spectacle sauvage
Que celui de cet homme aux esprits délirants
Jetant comme un remords sa démence au visage
De ses subalternes tyrans.

Et ce serait, je pense, une leçon austère
 A montrer de nos jours aux hommes couronnés
 Que ce fou maudissant les élus de la terre
 Avec la langue des damnés.

Pour reposer mon cœur de ce triste spectacle,
 Vers votre illuminée un gardien me conduit ;
 Elle m'a raconté le céleste miracle
 Qui la consume chaque nuit ;
 Que le Seigneur pour elle et visible et palpable
 S'était pris d'un amour moins céleste qu'humain,
 Et que contre un amour qu'elle croyait coupable
 Elle se roidissait en vain.
 Je contemplai ce front que l'esprit saint inonde,
 Croyant à son extase et disant à part moi :
 Cette femme serait Thérèse si ce monde
 Était le monde de la foi !

Derrière elle je vis, incliné, solitaire,
 Un homme qui cherchait des feuilles tristement.
 Puis lorsqu'il en trouvait quelqu'une sur la terre
 Il la couchait plus doucement.
 On eût dit qu'il avait pitié de cette feuille,
 Qu'il sentait sa douleur, et lui compatissait,
 Et qu'à l'arbre éploré que l'ouragan effeuille
 Quelque mystère l'unissait.
 Hélas ! c'est qu'il était lui-même de ces plantes
 A qui la sève manque, à qui l'air est fatal,
 Et que des passions les haleines brûlantes
 Arrachent à leur tronc natal.

Et puis je vis encor que dans la décadence
 Où sont tombés ces cœurs pour qui tout est fini
 Ils avaient oublié le mot de Providence,
 Et qu'au lieu de ce mot ils disaient Pisani.

Le poème improvisé, assez bien tourné, avec le compliment final à l'excellent baron, Providence des pauvres aliénés, témoigne de l'incroyable facilité de Dumas.

Ainsi les pittoresques figures de fous qu'il a campées dans le *Capitaine Arena* ne sont point toutes nées de son imagination. La nouvelle Sainte Thérèse, le moissonneur de feuilles mortes, nullement enjolivés, y font une brève appa-

rition ; mais la romanesque histoire de l'avocat De Luca, narrée tout au long, se trouve être véridique. Dumas s'est borné à lui prêter la manie de se prendre pour Dante en personne : ce qui amène un dialogue amusant entre confrères en poésie... Quant à la belle jeune fille comparée à Ophélie, Dumas, sans doute hanté par cette image, nous la montrera se mirant dans une fontaine où elle trempe, par jeu, les longues boucles de ses cheveux ; et il en fera, sous le nom de Costanza, l'héroïne d'une terrible histoire d'amour et de vengeance, soi-disant narrée par le baron Pisani... en réalité démarquée de la *Revue Britannique*¹.

*
* *

Dumas devait essayer encore de tromper la vigilance de la police napolitaine, mais sans succès cette fois : le 15 mai 1843, le marquis Del Carretto, ministre de la Police générale à Naples, notifie à ses subordonnés

qu'on doit interdire l'entrée des domaines royaux au Français sieur Alexandre Dumas, et que s'il cherchait à s'introduire sous le nom de Marquis Alexandre Davy de la Pailletterie, né à Vilers (*sic*) comme on a lieu de le supposer, il faut le repousser immédiatement à l'étranger.

Mais il devait prendre brillamment sa revanche en 1860, au jour où s'écroule la puissance du roi des Deux-Siciles, son ennemi personnel, autant que celui de la liberté. Le second voyage de Dumas en Sicile, — ou plutôt son expédition héroï-comique, en marge de l'expédition des Mille, — est plus fameux que le premier : Dumas l'a narré lui-même dans les *Garibaldiens* (1861). Mais nous ne résistons pas au plaisir de citer, en marge de ce récit épique, quelques textes italiens ou français peu connus² qui soulignent narquoisement le côté tartarinesque de l'aventure.

Dumas cette fois avait fait construire à Marseille, à ses frais, une petite goélette à voile, simple barque pontée où le bon géant heurtait sa tête au plafond, et où il s'embarqua

1. Cf. *Voyageurs français en Sicile*, pp. 407-8.

2. Je dois la majeure partie de ceux-ci à l'obligeance du professeur Gaetano Falzone, de Palerme, que je suis heureuse de remercier ici.

avec deux ou trois matelots et... une mousse (l'expression est de Maxime du Camp¹), une jolie et aventureuse petite personne, travestie en matelot, dont le prénom, *Emma*, fut donné à la goélette.

Sa première escale (nous dit Dumas, contredit par Maxime du Camp²), fut pour Gênes, où le romancier venait chercher Garibaldi : il y apprend le départ de l'expédition, fait voile aussitôt sur Palerme et entre dans le port au moment où la ville venait d'être prise.

Ici, cédon la parole à Giuseppe Bandi³, officier d'ordonnance de Garibaldi, et dont la verve toscane égratigne parfois un peu fort :

Au retour, comme nous allions escalader une barricade, un solide gaillard vint à notre rencontre, et de loin salua en français le général. Ce gros homme était tout de blanc vêtu et portait un grand chapeau de paille, orné d'une plume bleue, d'une blanche et d'une rouge.

— Devinez un peu qui est celui-ci ? me demanda Garibaldi.

— Qui cela peut-il être ? répondis-je. Louis Blanc, Ledru-Rollin ?

— Fi donc ! ajouta le général en riant. C'est Alexandre Dumas.

— Comment ? L'auteur du *Comte de Monte Cristo* et des *Trois Mousquetaires* ?

— Lui-même !

Le grand Alexandre⁴ embrassa Garibaldi avec des manifestations de tendresse à n'en plus finir, et entra avec lui dans le Palazzo Pretorio, prêchant et riant tout haut comme s'il voulait emplir le palais de sa voix et de son allégresse.

Nous fûmes invités à déjeuner. Alexandre Dumas avait amené avec lui une petite coquine travestie en homme, exactement en amiral ; laquelle coquine, toute petite, affectée et gesticulante, prit place à la droite du général comme si de rien n'était.

— Pour qui nous prend-il ce bœuf glorieux ? dis-je aux camarades qui étaient à mes côtés. Il est vrai qu'on accorde bien des licences aux poètes ; mais celle qu'il prend maintenant, de mettre à table avec le général et nous cette minuscule enfant du péché,

1. Maxime du Camp, *Souvenirs littéraires*, II.

2. Selon ce dernier, c'est sur les côtes d'Espagne que Dumas aurait appris le débarquement des Mille.

3. G. BANDI, *I Mille*, Firenze, 1903.

4. En français dans le texte.

est une licence que ne concèderaient jamais ni les Dieux, ni les hommes, ni les colonnes¹.

Le grand Alexandre mangea comme un poète, et se montra si disposé à discourir, qu'il ne voulut jamais prêter le crachoir à personne. Il est vrai qu'il parlait comme il savait écrire, et je restai bouche bée à l'écouter, même quand par suite de la vélocité excessive de sa parole, je n'en comprenais pas une syllabe.

Quand parut sur la table la courge des religieuses², le grand Alexandre ouvrit de larges yeux, et en enfourna dans sa bouche une grosse tranche ; puis il se mit à lui chanter le *Magnificat*, et la loua tant, que le général la fit envelopper dans un papier, et la lui offrit tout entière pour qu'il l'emportât. Monsieur Dumas prit joyeusement le paquet et le confia à l'amiral, je veux dire à la petite femme qu'il avait avec lui ; et puis il dit à Garibaldi : — Vous m'avez fait cadeau d'un délice, mais je saurai bien reconnaître ce don !

Et tout en buvant un dernier verre de vin de Marsala, il annonça une heureuse nouvelle : il avait apporté à bord de son petit bateau qui s'appelait *Emma*, une quantité d'armes magnifiques qui appartenaient toutes au dictateur, sans autre peine que celle de les envoyer chercher.

Je note, à ce propos, que le général nous envoya plus tard prendre les armes de Dumas ; et nous y allâmes avec un gros bateau, mais les armes que le Français nous donna n'auraient pas rempli un charretton du ressort d'un bourricot. En effet tout ce grand trésor consistait en sept ou huit sabres de cavalerie, et en douze vieilles carabines, matériel tout à fait digne d'un brocanteur. Respectueux du principe qu'« à cheval donné on n'examine pas la bouche », nous primes les armes et les portâmes au général qui rit beaucoup en comparant les dons minuscules du grand romancier français avec la magnificence de ses promesses.

Le récit de Dumas présente naturellement sous un tout autre jour l'attitude de Garibaldi à son égard : le Général ordonne de donner à Dumas le meilleur appartement du Palais royal.

Un homme qui m'apporte des lettres m'annonçant deux mille cinq cents hommes, dix mille fusils et deux bateaux à vapeur ! Le logement du gouverneur à Dumas, et garde-moi le logement à côté de sien !

1. Cf. HORACE, *Épître aux Pisons*, v. 373.

2. Il s'agit d'une courge confite, une de ces friandises dont les religieuses siciliennes avaient le secret.

Quant au petit dépôt d'armes à bord de l'*Emma*, il ne semble pas que le romancier en ait grossi l'importance :

A propos — dit Garibaldi — mes carabines ?

— Elles sont à bord.

— Bon ! je les enverrai chercher.

Et Dumas d'expliquer qu'à Turin, il lui avait promis douze carabines. — Rien de plus.

Dumas avait, dit-il, comme compagnons de voyage, Edouard Lockroy et Paul Parfait, ainsi que le « premier photographe de Paris », Legray, qui devait faire de superbes portraits de Turr et de Garibaldi. Pas un mot de la belle Emma. — Acclamé sur son balcon, Dumas s'attendrit :

O mes trente ans de luttes et de travaux, soyez bénis ! Si la France n'a pour ses poètes que la couronne de la misère et le bâton de l'exil, l'étranger leur garde la couronne de lauriers et le char du triomphe.

Et d'invoquer les grands absents, Hugo et Lamartine :

C'est vous que l'on applaudit en moi du mont Elbrouz au mont Etna !

Il sollicite le titre de citoyen de Palerme, et le Conseil civique accueille à l'unanimité le vœu du « celebratissimo romanziere... decoro della Francia ». Puis le poète, nanti d'un laissez-passer élogieux et affectueux de Garibaldi, se met en route à travers la Sicile.

Notre petite troupe de soldats amateurs suit gaîment la colonne expéditionnaire. Nous sommes tous armés d'un fusil à deux coups et d'un revolver ; nous avons deux calèches de réquisition.

Le poète, campant à Santa Caterina, est entrevu par Giuseppe Cesare Abba¹, dont la jeunesse flambe aussitôt d'enthousiasme :

1^{er} juillet. Sur la place de Santa Caterina s'élèvent deux tentes, et sur la plus belle flotte le drapeau français. En passant j'ai vu là-dedans une femme, une jeune fille, je ne sais, très belle, aux

1. G. C. ABBA, *Da Quarto al Volturno*.

yeux étincelants. Près d'elle était étendu, sur un tapis aux couleurs vives, Alexandre Dumas. Mon sang fit un bond...

Donc sous cette chevelure de créole les Trois Mousquetaires ont vécu leur aventure ? On m'a raconté que Dumas a dans le port de Palerme une goélette appelée l'*Emma*, du nom de la jeune femme que j'ai vue. Il est venu en Sicile pour tirer vengeance de l'emprisonnement que les anciens Bourbons ont fait subir à son père, général français porté par la tempête sur les côtes des Pouilles, quand il revenait malade de l'expédition d'Égypte. On dit que c'est un grand ami du Dictateur et du colonel Eber, qu'il aura connus en Asie. Il garde sa dame très jalousement ; il n'a qu'un serviteur habillé en matelot ; aujourd'hui il dînera avec les officiers et ce sera beau de l'entendre : il a vu et imaginé tant de choses !

Peu après :

Alexandre Dumas a fait lever le camp et revient à Palerme. On dit qu'il s'en va pour avoir eu je ne sais quel froissement avec quelques-uns des nôtres, qui lui coupèrent net un discours peu respectueux pour le nom italien.

Trait peu vraisemblable de la part d'un homme qui appelait les Italiens ses frères, les Siciliens, ses compatriotes. Peut-être y eut-il un léger heurt, car il avait décidé, nous dit-il, de quitter la Sicile ; mais pris d'un remords, il écrit à Garibaldi pour proposer d'aller lui acheter des armes en France : « Je vous choisirai cela en chasseur ». Et après un petit tour à Malte, il va attendre la réponse à Catane, qui lui fait fête et lui offre, elle aussi, le titre de citoyen. La réponse du général arrivée (« Je vous attends pour votre chère personne et pour la belle proposition de fusils »), l'*Emma* fait voile sur Milazzo ; elle y parvient le jour même où Garibaldi y livrait un des combats les plus disputés de la campagne, et manquait y périr. La victoire assurée, Dumas en fait part aussitôt à Giacinto Carini, que sa blessure retenait à Palerme : ces deux lettres, datées du 20 et du 21 juillet 1860, — pleines d'un enthousiasme grandiloquent et parfois d'une naïve vanité, mais aussi de vie, de clarté, de précision, — devaient être reprises presque textuellement par Dumas dans les *Garibaldiens*.

Mon cher Carini,

Grand combat, grande victoire : sept mille Napolitains ont fui devant deux mille cinq cents Italiens !

... Je vous écris sous le canon du château qui fait feu (bien maladroitement, rendons-lui cette justice) sur la *Ville d'Edimbourg*, et sur votre très humble servante l'*Emma*.

Pendant que Bosco brûle sa poudre, nous avons le temps de causer. Causons.

Suit une relation détaillée :

Vous pouvez croire à l'exactitude des faits puisqu'ils s'accomplissent sous mes yeux.

En réalité Dumas raconte bien des choses qu'il n'a pu voir, puisque de son propre aveu, il était resté à bord de son bateau. Son récit cependant concorde avec ceux des témoins oculaires, et n'en diffère que sur des points de détail où d'ailleurs lesdits témoins ne sont pas d'accord. Mais comme il sait voir et nous faire voir cette « lutte de géants » et ses épisodes d'épopée ! Garibaldi est à la fois pour lui Roland et Cincinnatus : un héros d'une folle bravoure, un homme d'Etat intègre et austère. Voyez-le, à pied et presque seul, barrer le passage à un détachement de cavaliers et sauter à la bride de l'officier en criant : « Rendez-vous ! »

A la nuit, Dumas se fait débarquer, et tandis que retentissent les derniers coups de fusil, entre dans Milazzo pleine de morts et de blessés.

Nous trouvâmes le Général sous le porche de l'église, entouré de son état-major. Il était étendu sur la dalle, la tête appuyée sur sa selle ; écrasé de fatigue, il dormait. Près de lui était son souper : un morceau de pain et une cruche d'eau.

Mon cher Carini, je venais de vieillir de deux mille cinq cents ans, et j'étais en face de Cincinnatus. Dieu vous le garde, mes chers Italiens, parce que si un mauvais destin vous en privait, le monde entier ne vous en donnerait pas un autre.

Après avoir campé sur la plage, l'écrivain reprend sa lettre interrompue :

Que voulez-vous ? De même que tous nos valeureux Italiens, j'étais épuisé de fatigue (!) et comme le Général j'avais moi aussi besoin de boire un verre d'eau, manger un morceau de pain et dormir.

(Ceci est savoureux pour qui connaît l'appétit homérique de Dumas). Remonté à bord, il fait bravement passer l'*Emma* sous le feu du château où les Napolitains se sont réfugiés :

Par scrupule pour notre susceptibilité gouvernementale, j'avais fait enlever le pavillon tricolore, et lui avais substitué ma bannière personnelle.

Le général Bosco ne juge pas la goélette « digne de sa colère » et la laisse tranquillement jeter l'ancre à peu de distance du fort. Mais alors Garibaldi prend la peine d'envoyer dire à l'intrépide petit vaisseau de rentrer dans le port et de s'y mettre à l'abri derrière le *Tuckery*, frégate d'où le Général dirigeait les opérations. Ainsi fut fait.

« Allons voir votre goélette », dit Garibaldi. A ce moment précis on lui apporta un mot à signer. C'était un crédit de 500.000 francs ouvert pour lui. Après l'avoir signé, il jeta un coup d'œil sur mon petit bâtiment et dit : « Si j'étais riche, je voudrais avoir à moi une goélette comme la vôtre. »

Ainsi écoutez bien ceci, Siciliens mes compatriotes, Italiens mes frères ! Cet homme qui dispose de l'argent et du sang de la Sicile, qui donne aujourd'hui au Piémont plus de deux millions d'hommes, qui donnera probablement demain à Victor-Emmanuel le royaume de Naples, cet homme n'est pas assez riche pour pouvoir acheter un bateau de vingt-cinq mille francs...

Nous passâmes à bord de notre goélette : on versa le contenu d'une bouteille de vin de Champagne dans les verres que j'ai pris au palais royal de Palerme, et qui sont ma part de butin sur le roi François II, et nous bûmes à la santé de l'Italie.

Garibaldi but de l'eau, sa boisson ordinaire...

Le héros et son aide se font de tendres adieux. Selon la lettre à Carini, Garibaldi se borne à dire : « Retournez à Palerme, travaillez-y de votre mieux pour notre cause ». Selon les *Garibaldiens*, il remet à Dumas un ordre, enjoignant à la municipalité de Palerme de lui ouvrir un crédit pour acheter des armes ; de plus il lui propose de créer un journal ¹ et en écrit aussitôt l'épigraphe :

1. La Bibliothèque Nationale possède un prospectus de ce journal ; prospectus daté de Marseille, 7 août 1860. L'*Indépendant* sera écrit moitié en italien, moitié en français : car la Sicile est encore peu familière avec la langue française « que tous les Siciliens parleront dans dix ans » !!!

Je regardai ce frêle bateau avec un enthousiasme sincère ; je m'extasiai de bonne foi sur l'heureux sort de celui qui devait nous faire passer tous à la postérité, Garibaldi et garibaldiens ; je me sentais fier de mon compatriote, et profondément ému, j'allais peut-être pousser un cri formidable de « Vive Alexandre Dumas ! » lorsqu'un bruit sec, sortant des entrailles de l'*Emma*, vint me faire dresser l'oreille.

Ce bruit bien connu... ce n'était pas celui du canon de Melazzo, ni même de la fusillade de Corréolo. Non ! Dans les flancs de la gracieuse goélette... de joyeux convives combattaient au champagne, dont les bouteilles impatientes envoyaient dans les airs leurs importuns bouchons.

Le 29 juillet, Dumas, laissant sa goélette dans le port de Messine, s'embarque sur le *Pausilippe* (vapeur des Messageries impériales), pour Marseille où il achète (en partie à ses frais, selon Maxime du Camp), mille fusils rayés et cinq cent cinquante carabines ; le 15 août, il est de retour à Messine. Avant de quitter définitivement la Sicile, il se rend au village *della Pace*, à la recherche de son vieil ami le capitaine Arena : Dumas avait le cœur fidèle. Et le 16, ce sont les adieux.

L'*Emma* continue son expédition le long des côtes napolitaines, tirant de sa soute aux poudres... des feux de Bengale et des chandelles romaines aux trois couleurs ; transformée tour à tour en officine d'enrôlement, et en atelier de confection pour chemises rouges... Bien amusante aussi, l'odyssée napolitaine ; mais c'est une autre histoire.

H. TUZET.
